

Morceaux à dire : dou Bernois à Paris

Autor(en): **Dénéréaz, C.-C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211092>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« **L'Helvétisme, péril national** », par André Allaz. En vente dans les bibliothèques de gare et au magasin Pegurri-Junod, place Riponne. Expédition franco contre envoi de 55 centimes en timbres-poste à l'Agence bibliographique, Péroles, 57, Fribourg.

Dans cette brochure, l'auteur s'est attaché à mettre en lumière certaines tendances de nos jeunes écrivains nationalistes et montre le danger de ces tendances pour l'avenir de la Suisse.

Diagnostic. — Un monsieur qui a un rhume opiniâtre est allé consulter un médecin.

— Est-ce que votre père n'était pas phthisique ?

Le client, rassurant du geste le représentant de la faculté :

— Non, monsieur, il était photographe.

MORCEAUX A DIRE

Dou Bernois à Paris.

Le morceau que voici, de C.-C. Dénéréaz, n'est pas inédit. Il a été publié, il y a une quarantaine d'années, dans le *Conteur*, et fut très souvent déclamé dans des fêtes et banquets. C'est pourquoi on nous a plus d'une fois demandé de le reproduire pour les personnes qui ne possèdent pas la collection de notre journal. Il n'a du reste rien perdu de son attrait comique, comme on le verra.

Dein lo teimps iô Napoléon — lo villio — demaoravê à la Tiolàire dé Paris, en trâi, que crâfo, sa fenna attiutsa d'on petit boëbo que ne fut petout âo mondo qu'on lo nomma râi d'âi z'Etaliens. Ti lè gouvernements de l'Urope envoïront kaukon à Paris po vairê coumeint étâi clia fenna et s'n'einfant et po derê à l'empereu que l'ïront bin b'n'êse que cé sâi on valottet et na pas onna demi-batz. Cliaïu dé Berne envoïront dou z'allemands que dévesâvont mo francet et qu'arrevïront à Paris pè la pousta. Ye trovïront on cormoran que talle-matsivè on pou et que lâo z'indiqua iô restâve l'empereu.

Quand furont vè lè Tiolâires, ie viront dévant la cor dou grenadiers que montâvont la garda et qu'avïont dâi gros bounets la mêmâ tzuouza que cé à Dubu dé Cossené et demandïront à ion dé leu pè iô on passâvè po alla tsi Napoléon.

Lo sorda lâo fe :

— Passâ voutron tsemin!

Et dese à son camérâdo : « Ce bâhi que volïont cliaïu dou lulus; ne su pas fofu dé com-preïndrè on mot dé cein que dïont ? »

L'autre reponde : « Compto que demandant après lè Tuïliers, coumeint dit lo capitaino. »

— Ia ! ia ! desïront lè Bernois.

Et lè sordats lè frïont eïntrâ pè onna granta delêse dé fai.

Eïn traverseïnt la cor, noutré coo étïont tot ébâhis et desont eïntré leu : « Das ist mi Gott seel ein schönes Haus, terteilfè ! » (Cein que vâo derê : « T'écrasâi-te pas la balla maison ! »)

Quand l'eïront travessa la cor, montrïont on part d'égras et sè trovïront deïn n'a granta allâie, io reincontrïront on officier et lâi desïront.

— Ponjour, moussié, c'est nous être les de-poutés de la grande ville et republique de Perne; c'est nous être venus à Baris pour complémenter moussié le Bonaparte pour la naissance de son-pétite l'enfant. Nous l'avons chammais tété à Baris, non sacretié! Dites donc, bourré-t-on voir moussié le Bonaparte ?

L'officier, qu'étâi Napoléon li-mêmo, lâo dese qu'è oï, que l'étâi li.

Alôo cliaïu dou compagnons coumeïncïront a traïré lou tsapé et a fêrê dâi révéreïncès qu'on arâi djura que l'avïont prâi onna leçon dé politesse, et demandïront à vairê lo bouëbo.

Napoléon lè fe eïntra deïn on pâïlo tot mâobliâ eïn noï; et quie étâi lo poupon deïn on rudo bio bri.

Ion dâi Bernois s'approutsé et dit :

— Ha ! ponjour, c'est toi l'être gentil ! Attends, c'est nous voir si toi l'être pon soldatte; si toi l'être crâne comme ton père.

Et eïn allondzeïnt lo dâi, ye fe :

— Pou !... Pou !...

Lo bouëbo ne budzé pas et lo Bernois lâi dit : — C'est toi n'avoir pas peur; c'est toi l'être un soldatte, oui, sacretié ! Tiens, foilà un demi-batz tout neuf de Pernn.

L'autro fe la mêmâ manâire, eïn deseïnt :

— Dou bist eïn gut tüfel (l'es on bon diablïo); toi l'avoir pas peur; tiens, foilà un betit vequeïé.

Et après ceïn desïront à Napoléon :

— Foilà, ponjour, Moussié, c'est nous l'être choyeux et contenté; ponjour ! c'est nous aller poïre un buteille et brendre le boste pour ré-tourner à notre la ville de Perne.

Et lâi retournïront.

C.-C. DÉNÉRÉAZ.

Sous les armes. — Ne bougez pas, Anastasie, rassurez-vous; c'est en France que cela se passe.

Le lendemain de l'arrivée des réservistes, un sous-officier fait l'appel :

— Un tel !

— Présent !

— Un tel !

— Présent !

— Dupont !... Dupont !... Il n'est pas là ? Eh ! bien, non d'un pétard, il verra.

L'appel fini, il reste un homme qui n'a pas été appelé.

— Votre nom ?

— Dumont.

— Eh ! bien, non d'un pétard ! j'ai appelé Dupont. A partir de demain, quand j'appellerai Dupont, vous répondrez : présent ! ou je vous flanque deux jours de salle de police, vous entendez !

LA BOITE A SURPRISES

Le fameux phrénologue badois, le Dr Gall (1758-1828), eut à la cour de Prusse une curieuse aventure.

Le roi Frédéric-Guillaume avait remarqué Gall dans une fête qui avait réuni à Potsdam toute l'élite de la société berlinoise. Il demanda quel était cet homme dont l'habit noir tranchait si singulièrement au milieu des uniformes et des collets brodés.

— Sire, lui répondit-on, c'est un médecin cé-lèbre, un Badois, le docteur Gall.

— Ah ! c'est Gall, le phrénologiste. Je desirais bien savoir ce qu'il y a de vrai dans la science qu'il enseigne. Priez-le de venir demain s'asseoir à notre table.

Le lendemain, au dîner du roi, Gall se vit entouré par une dizaine de convives chamarrés d'ordres et de cordons et portant les plus grands noms.

Le roi, s'adressant au docteur, lui demanda, en riant, de lui révéler quels étaient les penchants et qualités de ses voisins à en juger par leur système osseux.

Gall se mit à palper la tête de son commensal de droite, que les valets traitaient de général, et parut embarrassé.

— Parlez franchement, lui dit Frédéric-Guillaume.

— Son Excellence possède certainement la bosse de la combativité, répondit le savant; elle doit aimer les plaisirs bruyants, la chasse, les terribles émotions des champs de bataille.

Le roi eut un sourire et pria le craniologiste de lui dire ce qu'il pensait de son voisin de gauche, un jeune homme à l'œil vif et au geste pétulant.

— Monsieur, continua Gall, assez déconcerté, doit exceller dans les exercices gymnastiques et se montrer très adroit à tous les exercices de corps.

— Vous avez dit juste, mon cher docteur, interrompit le prince, et je vois qu'on ne m'a pas trompé sur votre perspicacité. Mais permettez-moi de dire tout haut ce que sont ces hommes et ce que, par convenance, vous n'avez voulu qu'entrevoir. Ce prétendu général dont vous avez reconnu l'instinct de combativité est un assassin condamné aux fers, et cet autre, votre voisin de gauche, est le premier escroc de mon royaume.

Appelant alors ses gardes, le roi leur ordonna de reconduire les deux prisonniers à leurs cachots. Puis, au docteur, stupéfait :

— J'ai voulu mettre votre savoir à l'épreuve, dit-il; vous avez dîné en compagnie des deux plus redoutables bandits de toute la Prusse. Fouillez-vous. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'ils vous ont escroqué votre bourse.

Ils avaient, en effet, enlevé au docteur son mouchoir, sa bourse et sa tabatière.

Le lendemain, ces objets furent rendus au docteur Gall avec un présent que le roi voulut y joindre.

Vilaine farce. — Mme Y... a un petit-fils paresseux, fat et dépensier, partant criblé de dettes.

— J'ai fait à mon petit-fils, disait-elle, une fameuse surprise. Je l'ai invité à dîner et il a trouvé, sous sa serviette, toutes ses notes, acquittées. Si vous aviez vu sa figure.

— Il était ravi ?

— Il était furieux ! Il prétend qu'il aime mieux payer ses dettes lui-même.

Où il y a de la gêne... — M. ... a perdu sa femme. Plein d'attentions, il se rend chez le marbrier et fait faire le devis du monument.

— Voici, dit le marbrier. Cela montera à huit cent soixante-quinze francs, et il y aura une place pour vous.

— C'est très cher... Vous ne pourriez pas diminuer l'importance du caveau ?

— Si, ajoute le marbrier; mais je vous préviens : vous serez un peu gênés !

La vie. — Un soir de première, un monsieur, très poliment à son voisin qui ne cesse d'applaudir :

— Je m'étonne fort que vous applaudissiez une inéptie pareille.

— Que voulez-vous, l'auteur est mon fils !

— Ah !... vraiment... enchanté ! Tous mes compliments... c'est charmant... charmant !...

Grand-Théâtre. — Demain, dimanche, à 8 heures du soir, spectacle extraordinaire. Qu'on en juge : *L'Epervier*, la pièce en 3 actes de Francis de Croisset, d'un puissant intérêt dramatique et qui eut, il y a huit jours, un très vif succès. Pour terminer le spectacle, une pièce en un acte, d'un comique irrésistible et qui, en dépit de son titre, prêtant à équivoque, peut être vue par tous : *Ne te promène donc pas toute nue !* de Georges Feydeau.

Kursaal. — Les joyeuses soirées du Kursaal continuent. Depuis hier soir, vendredi, jusqu'à mardi soir, inclusivement, on applaudit *Sacré Léonce !* un vaudeville en 3 actes des plus désopilants et qui a fait hier la gaité d'une salle très bien garnie. — Demain, dimanche, matinée et soirée.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Co.